

Voyage à Paris

J'avais vingt ans; depuis longtemps je mourais d'envie de voir Paris: est-il un provincial qui n'aspire à connaître la capitale? J'économisais dans ce but; j'avais réuni une somme suffisante, lorsque j'appris que la Compagnie de l'Ouest organisait des trains de plaisir pour la grande ville. Cela me décida et je quittai Fougères, mon pays, un beau matin, à huit heures trente-trois minutes; le soir, à dix heures vingt et une, je débarquais à la gare Montparnasse. Une heure après, j'errais sur les boulevards, écarquillant les yeux, ébloui par les lumières, stupéfié à la vue du mouvement des voitures, des piétons; non je ne regrettais pas mon argent.

J'en étais là de mes réflexions quand je vis venir à moi un monsieur à l'air rébarbatif, vêtu d'une longue redingote boutonnée, coiffé d'un chapeau à haute forme, porteur d'une décoration et d'un énorme gourdin qu'il brandissait avec ostentation.

Il me dévisagea un instant.

— C'est bien cela, murmura-t-il.

Tout à coup, il me frappa sur l'épaule.

— Au nom de la loi je vous arrête me dit-il sur un ton menaçant.

— Pardon, monsieur, lui dis-je tout troublé, vous vous trompez sans doute; j'arrive de Fougères.

— Pas un mot, je sais tout.

— Alors vous savez que j'arrive de Fougères; c'est la première fois que je viens à Paris.

— Vous êtes descendu à la gare Montparnasse.

— Oui, monsieur.

— Je vous file depuis votre arrivée; je suis de la police.

— Mais monsieur, dis-je effrayé. . .

— Silence! Vous vous expliquerez au dépôt.

Entrez là-dedans.

Il ouvrit la portière d'une voiture dans laquelle je montais plus mort que vif.

— Cocher, dit-il, à la préfecture de police.

Il prit place en face de moi et me regarda en fronçant les sourcils.

— Monsieur, lui dis-je, je suis certainement victime d'une erreur d'une ressemblance; vous vous trompez.

— La police ne se trompe jamais, répliqua-t-il; retenez cela pour votre gouverne.

— Je me nomme Séphyrin Legallec; j'arrive de Fougères.

— Vous raconterez cela au juge d'instruction.

Il tira un signalement de sa poche et fixa alternativement ses regards sur moi et sur son papier.

— Front étroit, murmura-t-il en se parlant à lui-même, yeux chassieux, nez écrasé, lèvres pendantes, menton de galoche, oreilles grandes; c'est bien cela.

Ah! mon gaillard, nous vous tenons!

— Monsieur, lui dis-je, je vous jure que je suis innocent.

— Il faut que je vous fouille; mais on a des égards, sortez tout ce que vous avez dans vos poches.

Allons, exécutez-vous de bonne volonté.

J'obéis en protestant de nouveau.

— De quoi m'accuse-t-on?

— On vous l'apprendra à la préfecture. Donnez tout ce que vous avez.

Je sortis mon porte-monnaie qui contenait quatre cents francs en or, mon couteau, mon mouchoir.

Le policier s'empara des objets.

— Ce n'est pas tout, dit-il; videz votre gousset.

Je retirais ma montre que je lui remis dans une poche de ma jaquette, je sortis mon portefeuille qui renfermait deux billets de cent francs.

Le policier prit tout.

— Vous n'avez plus rien, interrogea-t-il, le regard sévère.

— Je vous ai tout donné, répondis-je; regardez-vous même.

— Je m'en rapporte à vous, dit-il.

Il étala mon mouchoir sur ses genoux, y plaça mes valeurs et en fit un paquet qu'il noua.

— Tout cela sera déposé à la préfecture.

Il fit arrêter le fiacre.

— Cocher, dit-il, je suis inspecteur de la sûreté; je viens de capturer un anarchiste dangereux arrivé d'aujourd'hui avec l'intention de faire sauter l'ambassade de Russie; je ne fais qu'entrer au bureau de poste pour envoyer un télégramme à Saint-Petersbourg; je vous confie mon prisonnier; placez-vous à côté de la portière et s'il fait mine de s'évader assomez-le sans pitié.

— Compris? s'écria le cocher qui sauta en bas de son siège.

Il prit son fouet par le petit bout et il se mit à monter la garde en m'injuriant:

— Coquin! criait-il, canaille! C'est toi, gringalet qui veut faire du mal à nos amis les Russes? Ton compte est bon, gredin! Espèce de mufle! Tête d'assassin! j'irai te voir guillotiner. Essaie un peu de te rebiffer que je te casse la figure!

Il brandissait son fouet.

— Férian!! C'est vrai que tu dégotes n'al; faut-il que tes parents soient des propres à rien pour ne pas t'avoir étouffé.

A ces cris, un rassemblement s'était formé; une foule hostile qui augmentait à chaque instant entourait le fiacre.

— Oui, citoyens, disait le cocher c'est un nihiliste; il veut faire sauter l'ambassade de Russie, assassiner l'ambassadeur.

Je tremblais de tous mes membres.

— Il faut le lyncher! exclama un assistant.

Aussitôt mille bras soulevèrent le fiacre.

— N'y touchez pas, dit le cocher, je répons de sa peau et puis je ne suis pas payé.

A ce moment deux gardiens de la paix arrivèrent. Le cocher répéta ses invectives.

La foule poussait des hurlements.

. . . Ce n'est pas tout ça, reprit le cocher en tirant sa montre, voilà plus d'une heure que l'inspecteur de la sûreté est entré à la poste; il ne revient pas, je vais le chercher.

Veillez donc garder mon prisonnier, dit-il aux agents; c'est vot' métier.

Il partit.



Größtes bestbekanntes
Spezialhaus
feiner Pelzwaren

Sauveur-Schwartz

Luxemburg

Ecke Gross- und Kohlenstrasse

Pelzschal

in Seal, Biberette, Wallaby und
Skunksopossum

Echte Skunksschal

Echte Skunkskragen
sowie **Sealkragen**

Pelzmäntel

Pelzjacken

Passende Muffen in allen Preislagen

Jenny Grünstein

Luxemburg

Ecke Regierungs- u. Mamerstrasse

**Das Haus
für feine Pelzwaren**

Eigene Fabrikation!

! Konkurrenzlos billige Preise

Fachmännische
Bedienung

Pelzmäntel - Pelzjacken

